

Lieu-dit psychanalyse : corps à chora.

(le dit « lieu », d'Aristote à Einstein via le Platon du Timée)

1 La/là Psychanalyse ?

La psychanalyse n'existe pas.

Sinon dans le périmètre universitaire comme discipline d'enseignement pour s'en faire diplômé, dans le champ culturel comme dialecte plus ou moins traduisible en d'autres langues, ou dans l'espace médiatique comme nom offert à tous vent dont se faire étendard ou repoussoir.

Il n'est certes pas aberrant que dans ces espaces plus ou moins publics il soit parlé de psychanalyse.

Matière d'enseignement théorico-clinique à l'adresse de qui se destine à une profession dont « l'objet » est plus ou moins directement fait de subjectivités, (prises dans les champs thérapeutique, psychiatrique, éducatif, social...), la référence, sous ce nom ou d'autres si nécessaire, à une praxis analytique désignée sous le sigle indicatif de « la psychanalyse » est éminemment souhaitable et nécessite d'être soutenue contre le furieux processus d'éradication actuellement menée par l'idéologie managériale dans les universités. Mais il est clair que ce n'est pas comme un tel supposé Savoir que de l'analyse a lieu, de même que ce n'est pas en regardant l'index parmi les cinq doigts de la main qu'on a accès au paysage qu'il est censé désigner au loin. Tout au plus, et ce n'est certes pas rien, sera fourni à l'étudiant une Idée de son existence et sera éventuellement éveillée en lui une curiosité pour cette praxis.

De façon analogue sinon identique, ce qui se présente dans le champ culturel comme une certain tour de langage-et-pensée psychanalytique, est précieux à la fois pour ce qu'il donne de quoi s'interroger au philosophe, à l'artiste, au sociologue, au biologiste,... ou simplement au dit « honnête homme » qui va « se cultivant », et inversement aux tenants de la psychanalyse pour leur donner l'occasion de se froter (dans tous les sens du terme) à d'autres langues et à leur pratiques associées, ce qui ne peut que féconder nos tentatives continuées de théorisation que nous faisons pour s'efforcer de rendre compte après coup de la pratique ; et particulièrement pour nous prévenir contre toute cristallisation toujours menaçante d'une langue de bois qui nous confinerait à un superbe ésotérisme. Mais là encore, si ce qui se langage ici comme « la psychanalyse » peut, voire doit, faire trace dans la dite culture, ce n'est pas là qu'elle a lieu, que s'y effectuent ses pas à pas. La devanture n'est pas le magasin, encore moins l'atelier.

Quant à sa présence dans la Cité, s'adressant à l'opinion-sur-rue du tout-venant et telle que principalement médiatisée par des institutions économique-politiques souvent opaques, il est également souhaitable qu'on puisse y parler au nom de la psychanalyse, la difficulté étant ici que le nom de psychanalyse est « en vente libre », quiconque pouvant s'en parer, pour le meilleur parfois quoique plus souvent pour le pire. Le paradoxe de sa nomination dans la doxa tient à ce qu'il ne s'agit en aucun cas de revendiquer une propriété du titre et de garantir un label, ce qui contredirait justement son exercice lui-même qui s'avère dans la contingence de son acte et ne peut fonder aucun essentialisme certifiant un « être analyste » ou une essence

de la psychanalyse, mais qu'il peut se trouver que, *depuis* le lieu où s'effectue de l'analyse, au-delà même d'en faire savoir l'existence et d'en faire valoir la pertinence, il soit opportun dans certaines situations civilisationnelles de porter une parole dans la *polis* qui dérange un consensus aveugle voire mortifère, tout en gardant la mesure des limites proprement politiques de ces interventions sur la scène publique.

Ces trois terrains qui s'entrecoupent plus ou moins où « psychanalyse » se substantifie comme « La », pour s'y inscrire en tant que savoir enseignable, s'y frotter comme pensée cultivable, s'y déclarer comme référence audible, il ne s'agit pas de les désertier, les pouvoirs dominants eux-mêmes s'en occupent que trop, ne serait-ce que parce que ce que nous appelons dans notre jargon « psychanalyse en extension » est en continuité moebienne avec la « psychanalyse en intension », c'est-à-dire là où elle n'est plus *La* mais précisément *là*, à l'œuvre, en effet. Il y a sans nul doute lieu d'élaborer une « politique de la psychanalyse », non pour croire faire œuvre politique, c'est-à-dire venir en place de *la* praxis politique qui est d'un autre ressort, celui du collectif, mais pour répliquer aux manœuvres *du* politique qui vient « chercher » la psychanalyse en son lieu, menaçant de plus en plus d'en empêcher l'exercice laïc, forcément laïc.

C'est un tel chantier qu'il nous faudra ouvrir dans un deuxième temps¹. Mais ce temps lui-même suppose avant tout qu'on en revienne à la praxis *où*, si « psychanalyse » veut dire quelque chose, elle se tient effectivement, en acte ; et donc *d'où*, seulement et en second, on pourra élaborer une stratégie pour en soutenir l'ex-sistence au *socius* en regard de ce qui lui fait obstacle. D'autant qu'il est très insuffisant voire nocif de se blinder dans une simple attitude défensive de ce qui a pu un temps apparaître, au moins en France, comme une quasi institution psychanalytique dont il conviendrait de transmettre l'heure de gloire plus ou moins légendaire, la transmettre au sens étroit de la maintenir à flot ; la tempête qui, en France et en Europe plus généralement, en perturbe la croisière jadis réputée plus tranquille, doit pouvoir au contraire donner l'occasion à la dite transmission de s'accomplir comme ça s'opère au jour le jour de l'analyse en exercice, c'est-à-dire en ré-invention continuée : que la résistance de la psychanalyse aux vents contraires ne se tourne pas en résistance à ce qui fait qu'une psychanalyse n'a lieu à chaque fois que d'en re-crée à neuf les conditions.

Quoi qu'il en soit, si éventuellement *de la* psychanalyse il y a, s'il arrive que de l'analyse ait lieu, commençons par dire qu'elle n'aura eu lieu qu'une par une. Il n'y a pas d'universel concret de *La* psychanalyse, qui ne saurait se globaliser et disposer ses supposés hérauts à conquérir des parts de marché « psy » en concurrence avec d'autres entreprises, PME ou multinationales. Purement artisanale, elle n'a lieu d'exister que localement, là où se rencontrent un supposé analyste et un analysant en devenir. Qu'en est-il alors de ce *lieu*, à chaque fois singulier et aléatoire, qui n'est défini ni par une place ni par une durée déterminées a priori, quoiqu'il convoque et la dimension spatiale où se tiennent deux corps parlants et la dimension temporelle qui en scande l'entretien ?

¹ *Lieu dit psychanalyse II : Extra-territorialité de la psychanalyse ?*

On pense d'abord naturellement au local usuellement nommé « cabinet » à l'instar de celui du médecin libéral ou de l'avocat, ici spécifié de la présence d'un divan et d'un fauteuil. L'image n'est bien sûr pas sans vérité mais trompeuse si on identifie simplement cette disposition spatio-temporelle avec ce qui donne lieu à de l'analyse. D'abord parce que rien ne dit qu'elle ne puisse pas avoir lieu dans d'autres contextes, y compris au sein d'institutions qui ne lui sont pas a priori favorables, avec ou sans divan ni même fauteuil, voire mettant en scène une pluralité d'inter-venants là. Ensuite parce que, de même que dans le conte éponyme d'Edgar Poe la « lettre volée » qui est pourtant bel et bien quelque part « dans » le cabinet du Ministre échappe à l'examen topographique minutieux du Préfet de police et n'arrive à destination qu'à ce que par Dupin interposé elle s'avère ressortir d'un tout autre *topos*, de même, on dira que le fait que de l'analyse ait lieu suppose autre chose qu'un mobilier : précisément une certaine mobilité, qui ne se laisse pas cadrer dans l'univocité de places ni dans la pré-définition d'un protocole à respecter déontologiquement. Disons en l'occurrence une « mot-bilité », à commencer par celle du mot *lieu* lui-même, dont nous avons déjà usé implicitement de l'équivoque, à savoir le double-sens entre lieu comme endroit, site, *être dans un lieu*, et lieu comme événement, *avoir lieu* au sens de ce qui arrive, de ce qui peut se passer ou pas. Lequel *avoir lieu* n'est évidemment pas le simple « envers » d'un « endroit » mais la mise en jeu intrinsèque d'une altérité radicale, isomorphe à celle que Freud a initialement nommée *Inconscient*, dont la localisation comme « Autre scène » reste une approximation ambiguë si elle prête trop encore à l'imaginaire d'une « coulisse » d'un théâtre ou de « l'arrière fond » d'un monde qui rabattraient ce qui se nomme l'inconscient sur ce que sous-tend de topographie préfectorale la traduction triviale en « sub-conscient ». Le « où » a lieu l'analyse est non-séparable de son « quand » elle a lieu. Avoir lieu : *Là-quand ?* Autrement dit, son *moment* tel que défini spatialement d'un bi-point en Physique mathématique comme produit vectoriel de deux vecteurs est indiscernable quoique non confondable de son *moment* appréhendé comme *kairos*, temps opportun donc efficient de son acte *non calculable*, non « algorithmisable », car improbable voire impossible dans l'état ou l'étant-donné du monde, la sphère des fixes, mais qui justement peut se produire dans l'inattendu voire l'inattendable. Il y a donc lieu – en un troisième sens, de « convenir », venir avec – d'interroger d'abord ce *lieu-d'être-et/ou-avoir-lieu* de l'analyse puisque c'est d'abord en ce dit-lieu, en abordant cet être/avoir lieu de l'analyse, que vacille précisément ce signifié de « lieu », ce qui lie eux, analysant et analyste.

2. La Physique d'Aristote et l'énigme du lieu.

Pour ce faire, avant d'en venir plus directement à notre praxis, nous commencerons par faire un détour, même et surtout s'il donnera lieu à détournement, par une plongée dans un texte d'auteur aussi célèbre qu'ancien et apparemment sans rapport avec nos préoccupations : Aristote pose explicitement la question de ce qu'il en est du lieu dans son traité de *Physique* et entend y répondre. En quoi la *Physique* d'Aristote peut-elle bien intéresser le psychanalyste ? Evidemment pas pour ce qu'elle se donne, une Science de la Nature et telle qu'elle a prévalu près de 2000 ans jusqu'à ce que, à partir de Copernic et Galilée, la rende obsolète la physique

scientifique au sens moderne, laquelle a d'ailleurs fini par évacuer la notion même de Nature, destituée par celle d'Univers ; et encore, c'est le cas pour la partie relativiste de la théorie, car l'avancée quantique semble déconstruire cette totalité même, fût-elle infinie au sens d'illimitée, en tendant à remplacer les « faits de nature », les phénomènes, par des « événements », et en confrontant moins à une réalité qu'à un réel, comme par exemple Bernard d'Espagnat le problématise dans *A la recherche du réel*. Mais elle pourrait valoir encore pour nous comme ce que nous réécrivons à une lettre près « Psysique », dans la mesure où on considère qu'elle propose une première approche de ce que Freud appelle la « réalité psychique », ou ce qu'on pourrait appeler le « réel de l'âme ». Lacan s'y est d'ailleurs fortement intéressé, négligeant presque totalement les textes aristotéliens relatifs à la Métaphysique, s'appuyant en revanche sur ses traités de Logique pour les subvertir et sur ses spéculations de Morale pour les détourner, mais prenant dans la Physique maintes élaborations aristotéliennes pour l'aider à penser : la théorie des « quatre causes » (matérielle, formelle, efficiente, finale), *Tuchè* et *Automaton*, etc...

On peut au passage comprendre un peu pourquoi il est licite de détourner ainsi jusqu'à un certain point (de rupture) la Physique en « Psysique » : en tant que pris dans la problématique du *cosmos*, ce « *premier temps de la pensée du corps* » comme l'énonce J.L.Nancy dans *Corpus*, ce qui s'en dit comme Physique concerne indissociablement le macrocosme, ce qui est « autour » (exogamique), et le microcosme (endogamique), ce qui serait « dedans », les deux se recouvrant ou reflétant l'un l'autre dans la pensée cosmologique antique. Que s'ouvre alors leur « coquille » et que *l'extension* se rapporte alors à de toutes autres lois, faisant passer du « monde clos à l'univers infini » (cf Alexandre Koyré) et évacuant la question du lieu dans l'espace sans limite, de Pascal à Einstein, reste *l'intension*, seul *dépositaire de ce qui donne lieu* et de la question de la limite qui lui est coalescente. Ce qui rencontre d'une certaine façon la position du psychanalyste par rapport à la science moderne, de faire reprise du sujet forclus de la science, d'en opérer la relève à son bord. En ce sens, la destitution de toute pertinence de la physique aristotélienne à rendre compte de ce qu'on appelle maintenant la réalité physique ou le réel de la science, ne dévalue pas immédiatement ce qu'on peut rétrospectivement lui faire dire de la réalité psychique ou du réel du sujet tels qu'ils chutent de l'opération scientifique.

Evidemment, tout ne sera pas à reprendre, et encore moins tel quel ; en particulier l'idée même de *nature*, qui sera laissée au gré de l'imaginaire, quoique justement cette question de l'imaginaire pourra être reprise au titre de celle du narcissisme primaire. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Si physique il y a, il s'agirait plutôt d'élaborer une sorte de « physique du dire », au moins au sens où rendre compte de ce *qu'on dise* devrait se passer radicalement de toute *méta*-physique (à laquelle est articulée la physique aristotélienne) entendue comme ce qui s'occuperait de l'être-en-tant-qu'être pensé depuis Parménide comme « l'immobile », hors champ de la dynamique mouvement/repos. On verra que ce sont précisément les limites fondamentales de cette « psysique » aristotélienne, de poser un « *Moteur immobile* » nécessairement supposable dans la « *Sphère des fixes* » (dite aussi « le dieu »), laquelle s'impose à partir du moment où s'affirme un *absolu* du lieu par delà l'inter-

relation des corps enveloppants/enveloppés *ne se donnant lieu comme tels que relativement*, l'un (enveloppé) par rapport à l'autre (enveloppant). La *physis*, la nature chez Aristote, nomme justement cet absolu comme « lieu naturel » vers où le mouvement du corps tend naturellement et y trouve *in fine* son repos, à revenir en « son lieu propre ». La nature est conçue comme la raison dernière du mouvement, quoique pas répertoriable comme telle dans le système des quatre causes qui la mettent pourtant en œuvre ; encore moins comme causes occasionnelles, ou accidentelles (hasard, fortune) puisque celles-ci seraient plutôt requises comme ce qui occasionne, par le dérangement de l'ordre naturel, l'exercice du mouvement de retour vers le lieu naturel, qui résout finalement l'inquiétante étrangeté de cette notion de *lieu* en reposante assurance d'une *place*.

Nous reprenons donc la *psysique* non pour la répéter à l'identique mais pour en faire reprise au sens de Kierkegaard, un peu comme on « reprend un enfant » qui aurait « mal parlé » quoique pas sans mi-dire quelque vérité. Il s'agira de la penser d'abord dans le champ de la Relativité, à l'heure où nous en sommes de la science, sans retour en arrière possible ni même souhaitable. Ce qui suppose à la fois qu'on ose le « passage à vide », vide qu'Aristote refuse absolument en critiquant la théorie réputée matérialiste de Démocrite (*Physique IV, § 6 et sq*), et qu'on accorde que le « lieu même », si on peut l'invoquer comme instance-mère ou matricielle ne soit pas immobile, au contraire... Nous y reviendrons ultérieurement en suivant en particulier les élaborations de Michèle Montrelay - à mon sens non contradictoires quoique discordantes mais *supplémentaires* à celles de Lacan- qui sont non seulement au jour de la Relativité mais se découvrent plus ou moins en phase avec les bouleversements dans la rationalité qu'a occasionné l'invention de la Physique quantique... Pour l'heure, revenons à la lettre de la *psysique* aristotélicienne et à ce qu'elle peut nous donner *comme départ* au questionnement du lieu, telle qu'elle se déploie dans *Physique IV, § 1 a5*.

Une formule-clé, très dense, définit explicitement le lieu : « *La limite immobile immédiate de l'enveloppe, tel est le lieu* ». A première vue énigmatique.

Avant de revenir sur chacun des quatre termes dont est faite cette définition, notons que globalement, intuitivement, elle rencontre notre idée spontanée du lieu en ce qu'elle répond à la question « où ça se trouve ? ». Ca quoi ? Un *corps* bien sûr, terme non nommé ici mais implicite dans le contexte, abondamment mis en jeu dans tout l'entour du texte : le lieu est lieu d'un corps, il est le *là où* se trouve un corps, où un corps ça est, ou plutôt ça se tient car son statut ontologique d'*être* est dans la Physique problématique, implicitement mis entre parenthèses : il n'y figure d'abord que comme *fait d'expérience*, comme *phénomène* pourrait-on dire en langage post-kantien. Quoiqu'il en soit de ce statut ontologique incertain, une certitude : pas de lieu sans corps, la question du lieu ne se pose que pour un corps. Si on le pose pour un « esprit », celui-ci est nonobstant fait corps, comme le christianisme en témoignera. Mais Lacan aussi, à sa manière, quand, dans une formule relativement tardive qui explosera l'idéalisme virtuel des formules précédentes, il en viendra à énoncer : le lieu de l'Autre c'est le corps, voire l'Autre corps, précisément l'Autre sexe... Chez Aristote bien sûr, le corps qui est l'enjeu de la Physique n'est pas lacaniennement le corps parlant, le « parlêtre, ni même le

vivant, la « chair », mais plus abstraitement « chose naturelle », individu, c'est-à-dire indivis, un « un » dont la question de son être, de son « étance », est éludée comme telle (c'est du ressort de la Métaphysique), mais pas celle de son « avoir lieu », que je traduis par forçage, sachant que ce terme est impensable en Aristote, comme celle de son *existence*. *Physique IV 208a* : « *Selon l'opinion commune, les êtres [étants] sont comme tels quelque part, car le non-être n'est nulle part : où est le bouc-cerf ? Où est le sphinx ?* ». Un corps *a lieu* au sens ici où il *est dans* un lieu ; on pourrait presque dire qu'un lieu est ce qui donne lieu d'exister au corps, l'inverse étant également vrai : « *Pas de lieu sans corps ; pas de corps sans lieu* » (*Physique IV 208a 6*).

Deuxième terme absent comme tel de la définition mais que toute la Physique met en jeu : le *mouvement*. C'est même l'objet propre de la Physique dans sa spécificité épistémologique – « objet de » au sens où la langue française, sinon la grecque, permet de dire aussi bien « sujet de » : la physique est science du mouvement, des corps en mouvement. En l'occurrence ici, mouvement et repos, mouvement en tant qu'il tend naturellement au repos, au repos quand le mobile ne le sera plus de se trouver en son lieu dit naturel. Aristote insiste : une physique n'a de sens que de ce qu'il y a mouvement ; s'il n'y avait pas de mouvement, il n'y aurait que de la Métaphysique, science ontologique de l'Être-en-tant-qu'être, et il n'y aurait a fortiori pas non plus lieu d'effectuer une recherche sur le lieu lui-même. Par exemple, *Physique IV 211a* : « *Aucune recherche ne serait instituée sur le lieu s'il n'y avait une espèce de mouvement selon le lieu. Ainsi si nous pensons que le ciel est dans un lieu, c'est qu'il est toujours en mouvement.* »

Aristote distingue toutefois deux sortes de mouvement : le *mouvement selon le lieu* qui est le mouvement proprement dit, déplacement, transport, qu'on peut rapprocher du transfert au sens freudien premier, et le mouvement « sur place », dit « génération et corruption », ou altération, disons changement ou mouvement qualitatif. C'est spécifiquement le premier qui sera l'objet de la Physique et à propos duquel sera posée la question du lieu. La notion de « vivant » n'ayant pas cours, sinon celle d'animal, le deuxième fait l'objet d'autres études, esquisse d'une sorte de proto-biologie (*Des parties des animaux, Génération et corruption...*) et que nous ne prendrons pas en compte ici pour la question du lieu. Mais c'est encore plus compliqué, car il y en aurait une troisième sorte qui interroge voire embarrasse notre auteur dans la *Physique* même: le mouvement d'agrandissement/rétrécissement de l'objet, de changement de grandeur du corps, qui n'est pas sans mettre en jeu aussi le lieu puisque le lieu semble mis à l'épreuve avec le changement quantitatif de l'objet, et cela fait difficulté : « *Que dirons-nous des choses qui s'accroissent ? En effet, il est nécessaire que le lieu s'accroisse avec le corps si le lieu n'est pas plus grand ni plus petit que chacun des corps.* » (*Physique 211a*). On ne rentrera pas ici dans ce « détail », notre objet n'étant pas l'étude de la philosophie d'Aristote comme telle. Retenons simplement que la question du lieu est inséparable de la question du mouvement, parce que s'il n'y avait pas de mouvement, il n'y aurait pas de lieu, plus précisément, pas lieu d'envisager le lieu puisqu'on est ici aux confins de l'affirmation ontologique et de l'assertion épistémologique.

La définition du mouvement a été donnée dans la partie précédente (*Physique III*) : « *L'acte – entéléchie – de ce qui est en puissance en tant qu'il est en puissance, voilà le mouvement.* ». Ou plus simplement mais non moins énigmatiquement : « *Acte du mobile en tant que mobile* ». Obscur si on ne rentre pas un peu dans la théorie aristotélicienne fondamentale dans sa Métaphysique du couple puissance/acte. On ne soulignera ici que le caractère paradoxal de cette définition, suscitée par l'exigence de penser le mouvement depuis une ontologie « fixiste », au regard de l'opposition puissance/acte : car, ontologiquement, *être en puissance* n'est justement pas du tout *être en acte*, l'actualisation résolvant précisément la puissance en l'achevant. Or ici, c'est la puissance *en tant qu'en puissance* qui est posée comme *en acte*. Ce qui marque bien que la Physique bouscule la Métaphysique, que le champ de la physique lui est hétérogène, en « tombe ». En toute rigueur, le mouvement comme tel échappe à la prise conceptuelle de l'être en tant qu'être. La grandeur d'Aristote, son honnêteté de penseur, sera de reconnaître une consistance épistémologique, de chose à connaître, au mouvement, dont il veut faire science, et d'en considérer l'expérience bien réelle, au lieu de l'écartier à l'instar de Parménide comme voie à ne surtout pas emprunter, même si son ontologie l'oblige à l'acrobatie verbale de définir comme acte la puissance en tant que puissance, et l'oblige aussi en dernière instance à ramener le mouvement à son antonyme le repos, à en trouver la raison dernière dans ce qui l'abolit comme tel, à résoudre le mouvement en tant que naturel dans le repos vers lequel il tend *finalement*, par le retour du corps en son lieu propre, *topos oikeion*, dont l'instance finalement dernière et onto-logiquement première est le « Moteur immobile ». Nous aurons encore l'occasion de reprendre plus loin cette autre limite de la *psysique*, qui n'en fournit pas moins notre départ pour penser l'avoir lieu.

Reprenons donc les 4 termes de la définition canonique du lieu.

ENVELOPPE : terme-clé et très suggestif, le plus immédiatement parlant. La métaphore de l'enveloppe fait signe vers ce qui contient, entoure, cerne voire protège, enveloppe-love. Enveloppe de papier, scellée ou non, où se cèle la lettre. Enveloppement du corps maternel qui entoure le bébé, voire enveloppes placentaires qui « contiennent » le fœtus. Contenant, ce là où le corps est tenu avec/par ses entours. Un pourtour qui rassemble ce qu'il contient, le retient de s'éparpiller, qui fait comme-un de ce qu'il entoure, comme le trait circulaire d'un ensemble d'éléments ou de parties, le fermant et l'identifiant comme tel. Ce qui peut faire penser à une des préoccupations de Jean Oury, d'*être avec* les schizophrènes en les aidant à « se rassembler ». Lettre close, mais, cachetée, y est-elle ? D'où :

LIMITE : terme moins métaphorique à première vue, qui pour nous fait signe du côté des mathématiques. Moins sans doute pour Aristote, ou pas de la même manière, puisque quand il envisage la notion d'infini (*Physique III*), ce n'est certainement pas comme à la suite de Cantor en envisageant une limite de suite convergente, son infini à lui restant indéfini, à savoir indéfiniment parcourable. Il est question ici d'un corps nécessairement fini, et il s'agit d'en localiser le lieu, problème d'autant plus redoutable qu'il est d'emblée redoublé : où est le lieu, où est le *où* ? C'est ce qui fait bord au corps, ce qui le borde, mais distinct de son propre bord

qui est ce que Aristote nomme sa « forme », laquelle lui est inhérente, entrant dans sa définition d'étant, et ne répond pas à la question de son être là.

Toute une partie de l'âpre discussion des difficultés à penser le lieu justement consiste en effet à dire que le lieu comme limite ne se confond pas avec ce qui détermine la forme du corps même, son bord intrinsèque. La limite étant ce vers quoi ça tend *indéfiniment*, le contour formel du corps ne se confond jamais avec l'entour de l'enveloppe où il se tient, où il est localisé ; son être, déterminé comme tel par sa matière mais aussi essentiellement par sa forme, est toujours séparable de son là ; en termes heideggeriens, pas d'être-là comme étant du là.

C'est pourquoi, cherchant tout de même en quoi « existe » cet être/non-être du lieu, dont l'ontologie est à ce point énigmatique, Aristote insiste d'abord sur sa nécessité épistémologique, ce qui le « fait connaître » : « *On le connaît clairement, semble-t-il, au remplacement : là où maintenant il y a de l'eau, là même d'où elle en part comme d'un vase, voici de l'air qui s'y trouve, et à tel moment, une autre espèce de corps occupe le même lieu ; c'est que semble-t-il, il est une chose autre que celles qui y surviennent et s'y remplacent... Il est clair que le lieu (que l'étendue), est quelque chose d'autre que les deux corps, air et eau, qui y entrent et en sortent en se remplaçant.* » (*Physique 208b*). A minima, « Lieu » désigne là où un corps est *substituable* à un autre, avéré par le mouvement des corps, puisque le lieu ne se connaît, qu'il n'y a lieu de considérer un lieu, que de ce qu'il y a mouvement, que ce « y » qu'il y a comme lieu ne s'atteste que de ce qu'un corps ou un autre « y » vient et « en » sort.

D'où, à première vue, à ce point de la recherche, une proximité notionnelle de *lieu* et de *place* ou *emplacement* : le lieu, pourtant indissociable d'un corps comme on l'a souligné, n'est pas purement inconsistant puisqu'il subsiste au moins comme ce qui reste - et comment dire que ce n'est rien ! -, ce qui reste comme *le même* (lieu) *quand* quelque chose s'y substitue à une autre chose. Vient d'ailleurs à cet endroit du texte, entre parenthèses et c'est peut-être un hapax, cet autre terme en équivalence à « lieu » traduit ici par « étendue ». Difficulté : comment dire que « y'a du lieu », du « au même lieu », du lieu comme « même », donc de l'identique, du *un* qui localise ce *où*, sans être toutefois lui-même quelque chose comme un corps, comment le dire quand on s'interdit de recourir comme les atomistes à la facilité de le nommer *vide*, qui est vide de pensée pour Aristote ? Quand on s'interdit aussi bien d'en faire une sorte de substrat ou de support, c'est-à-dire un « sujet » au sens aristotélicien de *Upokeimenon*, ce à quoi s'attribuent des prédicats ? Et encore moins une Substance à part entière comme le fera Descartes, une Etendue comme substance infinie ? Telle est donc l'aporie pour l'instant : étant donné l'acquis au moins épistémologique pour légitimer une science du mouvement qu'on ne commence pas à penser le lieu s'il n'y a pas l'expérience de la substitution, du remplacement, de l'aller-venir des corps au même lieu, la *séparation* essentielle du lieu où est le corps et du corps où il a lieu quoique corps et lieu soient *non-séparables* nous met face à cette énigme d'un « il y a » (un lieu) qui n'est pas rien ni vide (lequel n'est qu'un nom de rien et aussi bien un rien de nom), mais qui n'est rien *en soi*, ne se tient pas de soi dans l'être. Comme une « place », sauf qu'elle n'existe pas, car le lieu n'est pas un intervalle ou une extension, ni comme « espace » (géométrique) ni comme « étendue »

(physique) qu'elle soit vide ou pleine, et qu'elle ne se tient pas d'elle-même hors du remplacement des corps qui l'attestent.

Tel est l'énoncé paradoxal aristotélien du lieu comme limite : *forcément séparé du corps qui y loge, il en est pourtant forcément non-séparable*. Il tient aux corps, non comme étant autre chose mais comme ce qui les tient, les contient, donc comme *pure limite*, comme ce qui sépare en les conjoignant le corps enveloppé et le corps enveloppant, ce qui les distingue tout en les adjoignant. Le lieu est limite, au sens où il *n'est que* limite : la limite n'est pas, n'a pas d'être proprement dit, *parce que* précisément elle n'est que limite (de l'étant-corps). La question du lieu ne se soutient que du paradoxe d'un « y » qui n'est jamais lui-même localisable comme tel, comme y *étant*. JL Nancy, s'affrontant à son tour à cette question 25 siècles plus tard, pourra dire dans *Corpus* que « *ce qu'il y a, c'est qu'il y a qu'il y a* », dans sa pure contingence. Chez Aristote, qui ne saurait concevoir une telle nécessité de la contingence, la difficulté est aperçue et affrontée, mais contournée par ce terme de limite qui n'est pas conçue sur le mode opératoire comme en maths modernes, donc comme concept, mais est un nom, ce qui nomme en le fixant cet inassignable du lieu comme tel.

IMMOBILE (Limite immobile de l'enveloppe): ce troisième signifiant peut paraître incongru dans une telle science spécifique du mouvement. Mais c'est précisément ce qui peut éclairer peut-être cette fonction de limite du lieu, du lieu comme limite, dans le contexte cosmologique. On peut l'interpréter en effet comme *marque* du Moteur immobile *au sein même* de la mobilité, effet de son absolu supposé dans le relatif des entre-corps, ce qui en fait trace comme repos virtuel dans le registre de la mobilité. Autrement dit, le lieu comme limite immobile rend compte dans la Physique même de la limite de la physique elle-même : le lieu ne peut y trouver lieu lui-même, le *lieu du lieu* ne peut s'y concevoir, quoique cela ne l'empêche pas au contraire d'y *insister*, comme une sorte d'écho de ce qui vaut en métaphysique (*méta* : autour, à côté) au titre de l'Être (pensé), sachant qu'inversement, dans la Métaphysique elle-même, il n'y sera plus *lieu* (où être) puisque le lieu ne se donne à connaître que de ce qu'il y a mouvement, mais qu'il se résoudra dans l'*acte*, *l'être en acte*, achèvement de la puissance, comme tel hétérogène à « *l'acte de la puissance en tant que puissance* ».

L'immobilité de l'enveloppe est le *trait* du « Moteur divin » dans ce qui, le mobile tel qu'orienté par la « cause finale », le détermine à faire mouvement vers son immobilité, son lieu propre. *Trait* au double sens, statique, de la marque qui se trace, et dynamique, de ce qui tracte, fait traction. Mais ce n'y est qu'un trait, et pour le dire tout autrement qu'en langage aristotélien un trait qui n'y insiste que de son retrait : le trait de la limite est immobile parce qu'en retrait de ce qui fait le mobile comme mobile. Dans l'expérience ordinaire, le monde physique dit « sublunaire », ce n'est jamais que relativement l'un à l'autre que les corps s'enveloppent, se limitent, seule la dite « Sphère des fixes » faisant limite absolue au ciel même est ontologiquement immobile, immobilité prenant consistance d'Être, contenant totalisant, Un-tout rassemblant. Dans le monde physique des étants sublunaires, des êtres en mouvement qui comme tels ne présentent pas l'être-en-tant-qu'être, le lieu où est un corps est immobile en ce qu'il n'est pas lui-même quelque chose qui y a cours à savoir un corps-en-mouvement, mais ce qui fait *trace du pas de l'Être* en ce monde-là. Pour le dire en termes scandaleusement

anachroniques, puisque dans le contexte cosmologique l'existence ne se distingue pas comme ex-sistance de l'être ou de « l'étance », il y aurait là comme une figure anticipatrice du « manque à être » dont se soutient en psychanalyse le mouvement du désir, du moins tant qu'il se formule encore dans un horizon ontologique...

En résumé, le lieu, ce contenant, n'est pas plus lui-même un contenu qu'un espace, pas plus un élément (au sens des physiciens présocratiques, matière, *hylè*, ce dont est fait un corps) qu'un vide, (un interstice entre atomes corporels), pas plus un contour (une forme donnant figure délimitée pensable au corps) qu'une grandeur (au sens des géomètres, une dimension où le corps se déploie, s'étend), quoiqu'il donne *site* au corps en puissance de mouvement par son tracé de limite qui ne vaut que par sa fixation comme repère au mouvement *selon* le lieu d'un corps en instance voire en souffrance de repaire où faire enfin repos, y être enfin.

IMMEDIATE : C'est a priori le terme de la formule le plus difficile à appréhender. Mais on peut trouver des indications dans *Physique III et début IV*, à travers des raisonnements assez tortueux qu'on ne suivra pas dans le détail mais qu'on peut essayer de condenser comme suit. Le point de départ (*IV 3 : suite de l'introduction dialectique*) est une réflexion sur le mot « dans », telle qu'il est employé dans la langue grecque : que signifie « être dans » ou « être en » ?

Il y a un usage discursif du « en » comme quand on dit que la qualité (propriété, prédicat) d'avoir deux pieds, d'être bipède, « est en » l'homme, lui appartient. « Avoir deux pieds » quand on est un homme peut en effet se dire « les deux pieds sont en (dans) l'homme », au sens d'appartenir à son essence, d'être inclus dans son être. Soit, mais c'est une relation établie dans et par le logos, c'est-à-dire le raisonnement, impliquant une inférence logique donc une médiation (une chaîne signifiante), dont le paradigme est le syllogisme dans la *Logique* d'Aristote : c'est en tant qu'il a un corps que l'homme a deux pieds, les deux pieds sont en l'homme par l'intermédiaire du corps qu'il a, ils ne sont pas *immédiatement* en l'homme, il y faut un raisonnement au moins implicite, un exercice discursif pour les *rappporter* l'un à l'autre. Et ce qui vaut pour une attribution essentielle, qui fait partie de son essence, qui lui appartient en propre, vaut a fortiori pour une attribution « accidentelle », comme le fait d'avoir la peau blanche. D'une façon générale, quand il s'agit de prédiquer quelque chose, quelle que soit la relation en jeu, à un sujet (substrat, *upokeimenon*), d'établir un rapport *d'inhérence*, on est dans le logos en exercice, qui fait tiers logiquement, qui fait rapport (inscriptible, dirait Lacan). On n'est pas dans l'immédiateté de l'un à l'autre.

Il y a une autre sorte d'usage du « dans » qui cette fois se dit des choses mêmes dans leur composition : une partie est « dans » le tout dont elle est partie ; notre logique ensembliste dira de nos jours « appartient à » pour un élément et « est inclus dans » pour une partie. Mais là encore, c'est une relation d'inhérence, car « faire partie du tout », c'est en être indissociable au sens où la partie se définit à partir du tout, et la preuve en est que le tout lui-même ne peut pas être une de ses parties, impossible qu'Aristote énonce dans la fausse question, vraie exclamation « *Une chose peut-elle être à l'intérieur d'elle-même ?* » (210a, §2), ce que la logique ensembliste, en conséquence du paradoxe de Russel, reprendra à sa façon : le « un » de l'ensemble infini dénombrable ne peut être inclus dans l'ensemble qu'il nomme, car

« en puissance » il se situe toujours au-delà de l'indéfinie récurrence des nombres. Tant du moins qu'on reste dans le registre de « la puissance en tant que puissance » (avant la subversion cantorienne posant l'infini en acte), le tout des parties d'un ensemble n'en est pas une partie mais leur sommation même et donc ne peut en être séparable, dissociable, et ne peut à ce titre constituer un *lieu* où elles sont, le trait décisif relevé et admis du lieu étant comme on l'a répété qu'il est séparable sinon détaché de la chose y logée, localisée.

Mais, à la différence de l'argument précédent portant sur l'inhérence d'une propriété, ce n'est plus ici *par excès*, à cause de la médiation logique, que la partie n'est pas dans le tout comme dans un lieu, mais à l'inverse *par défaut* : ce n'est *même pas* immédiat, car cela supposerait qu'une chose soit « à l'intérieur de soi-même » ! Ainsi, ni rapport entre DEUX (étants) et faisant tiers en les rapportant, ni UN tout seul qui ne peut évidemment se donner limite à lui-même, le lieu reste cet énigmatique « y » où il y a un corps, dont la consistance sans aucune étantité propre fait, qu'avec le corps dont il est le lieu, le là, *ils ne font ni un ni deux* !² Ce pourquoi Aristote écarte ces façons de dire « en » comme impropres à dire ce qui a lieu entre une chose et son lieu. Les usages logiques ou ensemblistes de « dans » ne sont en somme que des usages figurés, déformés, de ce que signifie au sens propre « être dans un lieu », ce sont des homonymes trompeurs, dirait-il dans son *Organon*. D'où le recours pour le moment à une image qui nous sort de ces références abstraites, même si, comme on le verra, elle s'avèrera à son tour inadéquate : « *Mais le sens le plus propre, c'est quand on dit dans un vase, et généralement dans un lieu* ».

Etre dans un lieu, donc, c'est être « *comme le vin est dans l'amphore* », reedit-il à cet endroit. L'amphore, le vase, c'est une image qu'il a déjà prise, dès le début et qui donne une première appréhension du lieu : « *Là où maintenant il y a de l'eau, là même d'où elle en part comme d'un vase, voici de l'air qui s'y trouve et, à tel moment, une autre espèce de corps occupe le même lieu...* »³. Mais il la reprend ici pour en montrer le leurre. Certes, ce n'est pas dit relativement à autre chose qui ferait tiers, ni inversement comme une chose à l'intérieur d'elle-même, mais ce n'est toujours pas immédiatement que le vin est dans l'amphore, car l'un est dans l'autre comme ce qu'il y a entre deux choses qui se tiennent à l'être distinctement, en soi pour chacune, chose contenue et chose contenant. Le lieu est comme un vase sauf que ce n'est pas un vase : « *Par suite, si profondément qu'ils soient l'un dans l'autre, l'amphore reçoit le vin non comme étant par soi vin mais comme amphore ; le vin est à l'intérieur de l'amphore non comme étant par soi amphore mais comme vin... autre est la définition du contenant, autre*

² Incidente : je le rapprocherai, pour le moment « poétiquement » c'est-à-dire sans le penser discursivement, de l'expression courante d'une prise de décision un peu « folle », ou qu'on pourra dire aussi bien d'une détermination relevant du courage : « Ni une ni deux, on y va... », qui performe une passe à l'acte, une hâte qui n'a cure de tout calcul, pour se porter vers ce « y » en y allant (hi-han !), faire mouvement pour qu'ait lieu « quelque chose », que ça arrive enfin, au lieu de l'envisager indéfiniment dans son impuissance, à l'instar de la procrastination obsessionnelle...

³ Remarque en passant : Lacan aussi utilisera, à la suite de Heidegger, le « vase » comme une sorte de métaphore du lieu, mais dans un tout autre contexte, puisqu'il en fera le site insituable du vide, ou de la Chose qui préfigure « l'Autre absolu du sujet » dans le réel, alors qu'Aristote n'admettant pas que le mot de vide soit autre chose qu'un mot vide, en fait une « chose » (sans majuscule) de même statut que la chose, l'étant qu'il contient, disons « empirique », quoique sans étantité propre, et c'est toute la difficulté.

est la définition du contenu ... » (210b,§2) ,chacun étant déterminé à part soi comme matière et forme.

L'énigme du lieu est donc bien plus retorse qu'il n'y paraissait à première vue telle qu'intuionnée par la doxa. C'est sans doute pourquoi Aristote salue Platon qui dans le *Timée* s'est courageusement affronté à cette difficulté : « *Il faut citer Platon, car si pour tous le lieu est quelque chose [au moins à connaître, à expliquer, comme fait d'expérience], lui seul a essayé de dire ce qu'il en est.* » (209a,§2). Remarquons que cette dette envers le père Platon, d'avoir posé la question et cherché à la résoudre, quoiqu'en vain selon le fils, s'accompagne de sa satisfaction d'être lui-même parvenu à une définition, celle que nous commentons, là où Platon avouait finalement échouer à la déterminer, oscillant entre les termes de *topos* et de *chôra*, et concluant que « *il y a la réalité intelligible, la réalité sensible, et cette troisième espèce de réalité, complexe, une réalité difficilement croyable* » (*Timée* 51b), qui paraît telle que « *en la voyant on la rêve* », et qu'on « *ne peut saisir qu'au terme d'un raisonnement bâtarde qui ne s'appuie pas sur la sensation.* », n'ayant d'autre solution pour tout de même en faire état que d'user de métaphores ou d'employer conjointement d'autres noms, « *réceptacle du devenir, mère, nourrice, porte-empreinte, etc...* ». Aristote y est-il mieux parvenu avec sa définition en quatre termes si complexe qui nous met au supplice depuis des pages ? On reviendra plus loin sur l'héritage platonicien et ce terme de *chôra*, qui peut se cultiver autrement que ne l'a fait Aristote et s'avérer plus fécond qu'il ne le dit. Restons-en encore un peu à sa conviction d'avoir fait mieux que son vieux maître, de n'avoir pas laissé le lieu dans l'indéfinissable, l'aporie, en l'intégrant dans son système physique.

L'immédiateté du lieu et du corps où il a lieu écarte donc conjointement toute médiation d'un tiers et toute confusion en un : la question du lieu jette le trouble dans la dichotomie du Un tout seul qui manque de lieu et du Deux qui établit un rapport entre l'un et l'autre, déconstruisant avant la lettre derridienne leur opposition. Ce qui est cohérent avec les remarques faites à propos de la limite, que le corps est *à la fois séparable de son lieu et inséparable de lui* puisqu'il n'est pas quelque chose en soi, une autre chose comme une amphore semblable au corps (vin ou eau) qui s'y situe. Mais outre ce repérage de la difficulté, on trouve (211a,§5) une indication incisive pour, sinon résoudre l'énigme, conceptualiser le lieu en toute clarté, du moins s'orienter dans sa pénombre :

« *Assurément, quand l'enveloppe est non pas détachée du corps, mais CONTINUE avec le corps [la peau qui fait bord à l'organisme par exemple, en fait intrinsèquement partie, est en continuité avec lui], on ne dit pas qu'il est en un lieu mais comme une partie dans un tout ; au contraire, quand elle est détachée et simplement EN CONTACT, le corps est IMMEDIATEMENT à l'intérieur de la surface extrême de l'enveloppe, ce qui n'est point partie de son contenu, ni plus grande que l'intervalle d'extension du corps [pas d'interstice, de jour, de vide], mais lui est égale ; car les extrémités des choses en CONTACT sont jointes. Et [autrement dit] si le corps est continu à l'enveloppe, il ne se meut pas en elle mais avec elle ; séparé, en elle [traduction elliptique de ces trois derniers mots ; bien entendre : « en revanche, si le corps n'est pas continu à l'enveloppe, s'il est en simple contact, s'il en est donc séparé au sens de n'être pas en continuité, alors il est bien corps en mouvement qui se meut en ce lieu, dans l'enveloppe, et*

non plus avec elle, comme une partie du corps lui-même]. *Et que l'enveloppe soit mue ou non* [*mue* : dans le cas général du monde sublunaire, l'enveloppe est mue puisqu'elle est relative au corps en mouvement ; *non mue* : dans l'exception qui donne son fondement à la règle en donnant toute son orientation au mouvement vers le lieu propre, naturel, l'enveloppe est immobile, c'est le cas extrême du moteur premier], *c'est toujours la même chose...*[au sens où il ne s'agit toujours que de contact, pas de continuité].

La trouvaille d'Aristote ici, dont il ne peut certes pas mesurer la portée, est celle de penser « l'immédiateté » comme ce qui *fait contact*, par différence avec la continuité comme aussi bien avec l'inhérence. A travers son embarras de langue, il y aurait comme un pressentiment de ce qui ne peut se concevoir en son temps, à savoir un *topos* pensé comme *voisinage*, qui est le terme clé, de naissance, de la topologie et qui renouvelle justement la notion de limite. Le voisinage au sens mathématique, pour en rester à une approche intuitive et imagée, fait que deux points « séparés », distincts, sont voisins s'ils peuvent être rapprochés autant qu'on voudra sans se confondre mais sans jamais trouver de frontière traçable entre eux, tendant donc à *la limite* vers le « même lieu », lieu supposé du « même », mais celui-ci ne se déterminant pas en lui-même - sauf à *faire coupure*, au sens de Dedekind, c'est-à-dire par une passe à l'acte obtenant un « réel », en l'occurrence un « nombre réel » qui n'existe pas à l'état de nature, à l'état de nombre dit « naturel » ni même « rationnel » ; ce qu'on peut concevoir comme un passage à la limite, une « passe », entre le dénombrable et le continu dans leur rencontre, forcément « ratée » comme conjonction dont faire état, mais qui *aura eu lieu* comme passage.

Plus proche de l'expérience en notre monde sub-mathématique, il en reste quelque chose en écho dans les affaires dites de voisinage comme on en rapporte souvent, y compris sur le divan : on se déchire quand l'un des voisins exige soudain que la haie qui sépare approximativement les jardins soit nettement coupée, comme si une ligne de partage incontestable devait s'en inscrire tangiblement, consister comme quelque chose matériellement et formellement existant, de sorte que les lieux où se logent chaque propriété cesse de ne faire voisinage que *par contact*, que ce ne soit plus le voisinage du voisin qui me constitue dans mon enveloppe immédiate mais un tracé de frontière mettant *en rapport* mon vase et celui de l'autre, quitte à ce qu'on s'en assure géométriquement en lui donnant consistance de Droit cadastral.

3- topos et chôra.

Nous considérerons que l'intuition aristotélicienne de ce phénomène de « faire contact » enfonce à son insu un coin dans la souche onto-cosmologique et ouvre une faille dans son système strictement causal de la Nature qui contraint à ne penser le mouvement et le lieu que de façon paradoxale, ou purement nominale c'est-à-dire dans le registre de la symbolique mythique dont justement la philosophie cherchait à s'affranchir. A en suivre alors la ligne de fuite hors du cadre fixiste, la question du lieu se remet en mouvement, la localisation cesse de s'impenser comme celle d'un *être* qu'il y aurait *là*, et peut se formuler plutôt à l'enseigne de la *lettre*, *l'a* qui *là* en *tient lieu*, lettre qui ne se produit comme telle que de son envol, de son

envolée, de sa subtilisation, qui n'existe que de se faire voler, comme dans le conte de Poe. Ce qui *donne lieu* - lieu d'*advenir* plutôt que d'*être* - ne se saisit pas au sens de se conceptualiser ; ce qui aura eu lieu de naître – pas sans n'être - s'appréhende comme « milieu », à s'écrire entre les lignes où, du dire, se dépose ce qui se sera dit ; et le dit lieu se lit donc dans l'après coup de sa trace de pas, dans son actualisation qui l'inscrit rétroactivement : n'aura alors eu lieu que le lieu, selon la formule de Mallarmé, le lieu de ce qui n'aura été que le *site improbable* d'un événement comme tel évanescent, *origine* présumée ramenée à une *source* d'où se ressourcer. Ce qui est dire que sa logique est pour le moins d'emblée celle d'un espace-temps, d'une « surface-et-temps » comme tente de le mettre en jeu la topologie. Pas sans quelque isomorphie avec la Relativité einsteinienne, au moins la dite relativité restreinte qui inclut la dimension du temps avec celles de l'espace dans un même continuum.

On peut ensuite rapprocher simplement cette aire ou erre de jeu du « contact », avec la notion de *contiguïté*, celle-là même qui spécifie la *métonymie*, laquelle fait *passer* d'un mot à l'autre, inséparable donc du déplacement, du mouvement en sa mouvance même, dont Lacan fait l'essence du désir en tant qu'il n'a lieu que du « manque à être », et qui, loin de supposer une spatialité déjà là où s'opèrerait le déplacement, désigne non une entité mais un procès, un *faire espacement*, ou *différance*, opérant de l'insistance même de son effectivité, de sa *dynamique*, qui seule *donne* lieu à *l'avoir lieu*. Ce pourquoi la métonymie est première par rapport à la *métaphore*, qui quant à elle, à l'occasion de ce *déplacement* métonymique, opère la *substitution* d'un élément à un autre, figure d'un mot *pour* un autre, et du coup aura dessiné en filigrane une *place*, cette « même » place, place du même, virtuelle, d'où l'un *en* est sorti, « passé dans les dessous », et l'autre y est venu « à la place », s'y substituant. Or, quand ce « faire place » en vient à occuper le devant de la scène dans le *fonctionnement signifiant acquis* depuis l'Autre symbolique, il occulte alors le déplacement qui l'a engendré en effet, et ce qui n'était attesté que rétrospectivement comme aire virtuelle du *remplacement* tend à prendre consistance propre *d'emplacement*. Son avoir-eu-lieu tend à s'hypostasier en Instance ou Dimension, celle de l'*Espace*, à savoir tel que le lieu-dit de l'ayant-eu-lieu est identifié à la réalité d'une *place* en attente. Une place confère en effet une consistance d'être au *là* où se situer au présent, qui comme son nom l'indique *reste en place*, ce là-même où quelque chose - quelque un - trouve ou trouvera à se localiser, éventuellement supposant y être « attendue » et devant y « trouver sa « juste place ». Ce qui justifie alors par exemple un questionnement comme celui d'Aristote, si laborieux, sur la « réalité » de ce topos lui-même, qu'il vaille dans la réalité physique pour des corps « apparents » c'est-à-dire concrets au sens matériel, ou dans la réalité « psysique » pour « *les plus petits et inapparents des corps* » selon la formule de Gorgias le sophiste dans son *Eloge à Hélène* et que Barbara Cassin assimile aux signifiants que les stoïciens nomment des « incorporels », n'en étant pas moins des éléments, des uns.

(à suivre...)